

Le culte des fleurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

voisine, laquelle n'eut rien de plus pressé que de le redire à son mari.

— Il faut ouvrir l'œil, dit celui-ci; cette femme est capable de tout, surtout dans l'état où elle est.

Là-dessus — voulant mettre sa conscience à couvert — il partit pour la ville et entra chez le pharmacien. Il lui conta l'histoire de la femme au charbon et le projet qu'elle avait exposé à sa bourgeoise. L'apothicaire connaissait la Jeannette et promit d'arranger les choses.

Peu après, la mégère arrivait, saluait poliment et conta son boniment.

— Je viens rapport aux rats qui me rongent toutes mes pommes de terre et mon fromage, dans ma cave; y faudrait voir me donner un peu d'arsénique.

Le pharmacien sourit et lui remit un cornet avec un peu de farine mélangée de fine semoule.

Puis elle partit, joyeuse, roulant dans sa cervelle avinée son sinistre projet.

Pendant ce temps, le voisin se rendit auprès de David qu'il trouva à travailler dans sa boutique.

— Dis-voir, David, tu n'as pas envie de tourner l'arme à gauche pour le moment, hein?

— Moi, pas du tout... je ne suis pas tant pressé que ça; mais pourquoi cette question? As-tu un moyen d'expédier les gens dans l'autre monde? Dans ce cas, il y aurait ma coquine de femme... Ah! celle-là, si tu m'en débarrassais...

— C'est que, David, tu risquerais d'être débarrassé avant elle... et, sans sa bougre de langue, tu y étais, mon David; elle veut t'empoisonner, la sorcière.

Le charbon était ébahi et épouvanté.

— Mais comment sais-tu tout ça?

— Elle l'a dit à ma bourgeoise ce matin; elle avait bu et, par prudence, je suis allé avertir le pharmacien. Ce soir, elle mettra du poison dans ta soupe; mais, mange-la tout de même, ce ne sera que de la farine... Tu lui joueras ainsi un bon tour!

— N'aie pas peur et merci du service.

Le soir, David le charbon monta pour souper. Il remarqua que sa femme avait un drôle d'air; elle allait et venait, ne tenait pas en place, avait un regard furtif qui ne lui était pas ordinaire.

— Ah! ah! se dit-il, elle machine son commerce! attends, ma bonne, rira bien qui rira le dernier.

Jeannette ne mit pas la soupière sur la table, comme d'habitude; mais elle apporta l'assiette sur la table, déjà remplie. Quand elle tendit la main, David vit qu'elle tremblait et y remarqua un peu de poudre blanche. Mais il ne dit rien, et, en homme qui a travaillé et qui a l'estomac solide, il l'avalait sans barguigner.

Après le souper, il redescendit à l'atelier, se demandant quel bon tour il pourrait bien jouer à sa femme; car il voulait se moquer d'elle.

Une heure se passe, puis deux, il n'entendit rien; déjà il commençait à faire nuit.

Dans la cuisine, la femme allait et venait, ne tenait plus en place, impatiente de connaître les effets de l'arsenic. Enfin elle descendit.

Le charbon entendait craquer l'escalier de bois, se coucha sur son établi et ne bougea plus. Les derniers rayons du jour éclairaient à peine son visage, l'atelier était en partie dans l'ombre.

Elle entra et le voyant étendu sans mouvement, elle s'approcha et le tira par un bras.

— David, David, tu dors!... Allons, réveille-

toi; a-t-on jamais vu ces manières, dormir à plat ventre sur l'établi?

Mais elle eut beau tirer de ci, tirer de là, l'homme ne bougea pas plus qu'un Terme.

Alors elle eut un accès de joie mêlée d'une grande terreur. Il fallait cacher le crime, coûte que coûte, et faire croire au suicide, car elle ne se souvenait plus qu'elle avait parlé de son projet à la femme à Constant.

Soudain elle aperçut un trou au plafond, au-dessus de l'établi; elle y fit passer une corde et passa un nœud coulant au cou de son homme. Puis elle monta pour là tirer. Pendant ce temps, David sortit sa tête du nœud et y attacha le banc-d'âne. Bientôt il entendit remuer au-dessus de l'atelier, la corde grinça et le banc-d'âne se balança à un mètre du sol.

Le charbon se frotta les mains. Il vit sa femme courir au village, pleurant à perdre l'âme, criant, s'arrachant les cheveux, disant que son pauvre mari s'était pendu dans son atelier.

Le voisin avait causé et bientôt tout le village fut assemblé devant la boutique à David; on riait à l'avance de la farce du charbon qui passait pour un rusé compère.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de la Jeannette, lorsqu'en approchant, elle vit de la lumière et son homme qui poussait tranquillement son rabot, tandis que le banc-d'âne se balançait au-dessus de l'établi.

Ce fut un éclat de rire général. Le syndic, s'approchant de Jeannette qui était rageuse, lui dit en goguenardant:

« Alors, c'est ce que vous avez pris pour votre mari?... Mais, Jeannette, vous voyez les singes!... »

Elle s'esquiva en répliquant: « Pour sûr que je les vois, les singes, puisque je vous vois! »

L'histoire fit fortune, et la pauvre Jeannette, pour supporter sa honte, but tant et si bien, qu'elle mourut.

Et Jean-Louis Pahud pla la *Conteur vaudois* et se dit en manière de conclusion:

« Tout de même, je ferais peut-être mieux de rester comme je suis. »

CH.-GAB. MARGOT.

Allemand et français.

Vers la fin du XVIII^e siècle, un pasteur vaudois, d'un grand mérite et dont le nom appartient à l'histoire de notre canton, se trouvait à Berne en qualité de pasteur français. Il était là depuis treize ans, et, pendant ce temps, il n'avait pas voulu ou pu apprendre l'allemand et n'avait à sa disposition que quelques mots retenus au hasard, au moyen desquels il se tirait d'affaire comme il pouvait.

Un jour donc, avant de quitter Berne, il alla faire une visite d'adieu à quelque patricien qui demeurait aux environs de la capitale. Embarrassé sur le chemin à prendre, il aborde un paysan qui se trouvait là et essaya de demander en allemand de quel côté il doit se diriger. Voyant son embarras, le paysan lui dit:

« Oh! monsieur. Il ne faut pas fous tonner tant de peine pour me demander ça; che feux bien comprendre en vrançais. »

Là-dessus, la conversation s'engage et notre pasteur s'étonne de voir que son interlocuteur parle facilement le français; il lui demande où il l'a appris.

« Est-ce que je n'ai pas été treize mois karson d'écurie à Morges, » lui répond le Bernois.

— Comment, c'est en treize mois que vous avez appris le français?... Voici treize ans que je suis à Berne, et je n'ai pas encore pu apprendre l'allemand.

Notre paysan regarde le *welsche*, et, avec le mouvement d'épaules que vous connaissez:

« Oh! alors, il faut que fous soyez bougrement pête! »

Le pasteur se le tint pour dit.

Le culte des fleurs.

Mai et juin sont les mois des fleurs. Mai fleurit les jardins, les prés et les bois; juin fleurit les hauts pâturages. A la fin de juin, quand, de ses plus chauds rayons, le soleil caresse notre terre, tout là-haut, sur la montagne, la soldanelle, fraîchement éclosée, sourit au glacier, son voisin. Du perce-neige et de la primevère, qui, au premier treillisaillement du printemps, écartent timidement le lincol de l'hiver, jusqu'à la soldanelle, fille de l'été, c'est une symphonie immense où chaque fleur, à son tour, vient donner sa note. Poème merveilleux, qui réjouit nos yeux et nos cœurs.

« Plus heureuse que les autres dieux de l'Olympe païenne, dit Pontarmé, un chroniqueur du *Petit Parisien*, Flore a vu le culte que lui avaient voué ses fidèles, aux temps heureux de la douce mythologie grecque, garder toute sa splendeur au cœur des hommes.

Les rites poétiques qui réglaient ses fêtes n'ont point tous disparu. De très vieilles coutumes, que l'on croyait à jamais oubliées, ont revu le jour, et c'est ainsi que nos jeunes femmes et nos jeunes gens, restaurant les belles cérémonies athéniennes, organisent des fêtes de fleurs.

Les voluptueux qu'étaient les Grecs, comme les conquérants que furent les Romains, unissaient dans un même amour des fleurs leurs pensées ennemies.

Les vins qu'ils buvaient dans des cratères d'or ou d'ivoire, ils les semaient de feuilles de roses. Flore voyait ses temples s'élever aussi bien dans la campagne romaine que dans les champs grecs, et ici, tout comme là, les jeunes filles sur la pierre des autels jonchée de fleurs apportaient, en chantant des hymnes, les ramiers et le miel, car le culte de la douce déesse se confondait dans ses manifestations extérieures avec celui de Vénus, mère des amours.

Les Orientaux, artistes raffinés, ont de tous temps célébré les fleurs avec une dévotion toute particulière.

Les Japonais, entre autres, ont conservé la gracieuse coutume de solenniser la venue du printemps lorsque les cerisiers, qui abondent sur la terre du Soleil-Levant, sont en pleine floraison.

Les soieries les plus rares, les broderies, les armes les plus précieuses, les parures les plus riches sont sorties ce jour-là des épaisses coffres en bois de camphrier laqués de rouge, de noir et d'or. L'empereur lui-même revêt à cette occasion les sept robes sacrées, et l'impératrice arbore sa tunique jaune des grandes réjouissances.

A l'heure où le soleil s'enfonce dans la mer, le cortège impérial se met en marche. On gagne le sommet de la plus haute colline. Là, l'empereur descend de sa couche somptueuse.

Imité par tous ses suivants, il se prosterne, adore le soleil et lorsqu'il a magnifié de ses gestes rituels l'astre divin qui meurt dans la splendeur du soir, les poètes impériaux s'avancent. Ils chantent les poésies par quoi l'on célèbre là-bas le retour du renouveau; la foule, en chœur, reprend les versets; après quoi, la fête aux lanternes commence et déroule les capricieux méandres de ses longues files de promeneurs, sous les arbres odorants qui laissent tomber lentement, sur les costumes éclatants et les soieries merveilleuses, la neige rosée de leurs pétales...

En Europe, une jolie coutume du moyen-âge s'est transmise jusqu'à nous, car il n'y a pas bien longtemps — une cinquantaine d'années au plus — qu'elle est tombée en désuétude: c'est la fête du Mai-Fléuri. Bien détournée d'ailleurs de sa première signification, la fête du Mai n'était pas autre chose, au moyen-âge, que la vieille fête de Flore arrangée selon les besoins du culte par les prêtres catholiques qui avaient asservi la Gaule.

Consacrées, les fleurs ornèrent les reposoirs, jonchèrent les routes, tapissèrent les portes des maisons, s'assemblèrent en gerbes aux mains des jeunes filles; on en couronna les vierges, on planta un arbre en fleur devant la maison des fiancées; le vieux symbole du monde païen, qui voyait de la

volupté et du bonheur dans les corolles odoriférantes des roses, ne fut guère transformé, son esprit ne changea pas: il symbolisa une morale plus réservée, plus fermée, moins facile, mais au fond la signification demeura la même.

Seuls, les Allemands du Nord, les Hongrois et les Russes ont conservé intégralement la fête du Mai fleuri.

Et c'est tout simplement parce qu'ils sont plus près de la nature qu'ils n'ont pas voulu sacrifier à l'esprit moderne l'une des plus poétiques fictions que nos pères nous aient léguées.

Pas de fête sans les fleurs. Elles règnent partout, souveraines incontestées, et l'on a emprunté aux anciens Italiens la coutume de fleurir magnifiquement nos tables, dans les dîners d'apparat. Cette coutume fut instaurée par les seigneurs milanaïsi qui vinrent en France à la suite de Marie de Médicis. Ce fut un engouement extraordinaire, et Mme de Sévigné en parle avec faveur. C'est d'ailleurs l'époque où l'on se ruine galamment pour les fleurs, où Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande et vainqueur du Roi-Soleil, s'inquiète entre deux batailles de ses plantations de jacinthes et de tulipes.

Tout récemment, lors du voyage du président Loubet, à Nice, la décoration de la salle de spectacle du Casino municipal, où eut lieu le banquet, émerveilla tous les convives. Ce n'étaient partout que fleurs; elles couraient en guirlandes le long des murs, serpentaient sur les tables, s'accrochaient aux cristaux des lustres pour retomber en pendentifs d'une grâce inimaginable; elles s'entassaient dans les surtouts, les corbeilles, s'élançaient en gerbes, s'épanouissaient en touffes et en bouquets: c'était admirable. Il y avait là la plus belle collection d'orchidées, de lys, de roses, de cinéraires, de violettes que l'on puisse rêver.

Par un phénomène assez curieux et bien fait pour tenter l'esprit d'un psychologue, plus les difficultés augmentent de la vie matérielle, plus les désirs s'en vont vers les choses de luxe et de beauté.

Tous les jours nous en avons un exemple sous les yeux. Qui n'a vu une petite ouvrière distraire deux sous de la pièce ronde destinée à son déjeuner pour faire emplette d'un bouquet de violettes ou d'une rose. D'aucuns même, esprits chagrins, ont blâmé cette « frivolité », ont parlé, en haussant les épaules, de gaspillage.

Ceux-là ont tort et ce sont elles qui ont raison, les petites recluses; les fleurs leur apportent l'illusion de la liberté, de l'air pur, du soleil: une poignée de violettes épanouies dans un verre d'eau leur fait oublier pour quelques instants le morose atelier, l'ennui de la besogne monotone, les soucis, parfois la misère. Ce besoin est une preuve flagrante que l'instinct de ce qui est beau, fin, délicat n'est pas mort au cœur de la race populaire: il subsiste vivace, il se révèle par là. Or, un peuple qui garde en son âme l'amour du beau et la soif de la nature n'est pas un peuple mort, n'en déplaît aux pessimistes.

Onna bouna precauchon.

Quand on amè cauquon, on fâ cein qu'on pao po lai fèrè pllièsi, et on fâ cein qu'on pao assebin po lai esquivâ d'ao chagrin.

Dè tout teimps, lè Combi ont eu d'ao goût po la musica, et faut bin derè que sein servint adrai bin, et que lè fasai gaillâ bin ourè, kâ l'ont adè z'u ètà dâo tout fins po bailli la nota, et lo sont adè. Lè po cein que l'ont pu tant granteimps sè passâ dè grantès z'orguès, dè clliâo instruments iò on pompè la musica. N'èin aviont pas faulta. On part dè trompettès dè carabiniers et autro sè recordâvont à prèdzè avonè l'ao z'instruements ein loton, et lai zonnâvont lè quatro parties et la basse po menâ clliâo que bramâvont, que ma fai ce n'ètai pas pequâ dâi vai.

Et pi l'èin aviont iena que djuivont adè à la fin d'ao prèdzo, c'ètai clliâ dâo chaumo treinte-trâi, que coumeincivè pè rè, la, la, ul.

Ora porquieit djuivont-te clliâquè à la fin d'ao prèdzo? Ètai-te on n'hazâ àobin ètai-te 'na precauchon? N'èin sè rein àu su, mà sè porrai bin que lo pourro vilhio menistre que l'avion adon prèdzivè on bocon ein mineu, et cein einmôurtessâi l'ateinchnon dâi dzeins que

l'accutâvont, se bin qu'ao bet d'on momeint on coumeincivè à ein vaire donda su lè bancs; et que l'ètai po esquivâ à ces bravo vilhio l'af-front d'èin ourè ronfliâ après l'amen dè la fin, que la musica einmodâvè onco on bet. Se lè dinse, la precauchon ètai bouna, kâ, quand la trombonna pètâvè clliâo fa d'avau à fèrè grulâ lè carraux et que lè dzeins eintoupenâ oies-sont djui: « Réveillez-vous, peuple fidèle! » nion ne restâvè eindroumâi et lo prèdzo fines-sâi ein boun'ordrè. Rn.

La dernière colonne.

Nos glaciers; leurs vertus. — Refroidissement général. — Une répétition à l'Opéra.

Drrrrinn! On appelle au téléphone.

— Voilà!

— C'est votre imprimeur.

— Bon! Et quoi de nouveau?

— Il manque une colonne pour « boucler » le journal.

— Diable!... En êtes-vous bien sûr?... Il me semble, pourtant...

— Oh! j'en suis très sûr. L'article de M... n'a pas donné ce que l'on pensait, il nous faut encore une bonne colonne. Le compositeur attend.

— Peste soit du canard et de son appétit!... Enfin, on va s'y mettre.

Drrrrinn!

Le compositeur attend!

Et le thermomètre qui marque vingt-cinq degrés. Et le temps qui est à l'orage. Et le cerveau qui est vide, absolument vide.

Est-il alors étonnant que, désespéré, pressé par l'imprimeur, qui veut mettre en pages, le journaliste lance un regard suppliant à ses ciseaux? Eux, au moins, sont toujours prêts à fournir. Ils sont l'ami fidèle des mauvais moments et leur collaboration anonyme n'est pas toujours aussi malheureuse qu'on le veut bien dire.

Il y a de mauvais coups de ciseaux; mais, il y en a aussi de bons. C'est un de ceux-ci qu'il nous faudrait à cette heure.

Au moment où tous les regards sont tournés vers la montagne, seul refuge contre les brusques chaleurs dont nous souffrons dans la plaine, on nous pardonnera bien un coup de ciseau en faveur de nos glaciers. Voyez ce qu'en dit un ouvrage écrit il y a quatre siècles et qui jout, en son temps, d'une grande autorité. Munster, l'auteur de l'ouvrage en question, attribuait à nos glaciers des vertus thérapeutiques dont nous ne nous doutions guère.

« Les chasseurs, dit-il, ont coutume de suspendre en été leur gibier dans les fentes des glaciers, afin qu'il s'y gèle et s'y conserve jusqu'au moment où ils veulent en faire usage. » — On ne connaissait point alors les appareils frigorifiques. — « Les habitants du pays employent la glace des glaciers dans les maladies désespérées, surtout pour arrêter la dysenterie, et comme remède contre les fièvres aiguës; car les contraires guérissent les contraires; ils assurent aussi que l'eau des glaciers a plusieurs usages et guérit plusieurs maux; en été, elle est très froide, trouble et d'une couleur cendrée, comme si on y avait mêlé beaucoup de cendres, et elle sort ca et là des vallées, réunie en grands ruisseaux. »

Un auteur plus récent — il écrivait au commencement du XVIII^e siècle — remarquait, dans son style original, « que, dans ce siècle corrompu, où l'amour de Dieu et du prochain se refroidit sans cesse, les saisons de l'année se refroidissent aussi; que l'hiver est plus long et l'été plus court et que la vigne fournit un vin plus aigre et moins mûr qu'autrefois;

enfin, que les masses de neige et de glace, sur les montagnes qui les gardent toujours, s'augmentent chaque année. »

Comme tout se lie dans la nature!

Maintenant, pour finir, laissons les ciseaux. Voici une anecdote. Nous la tenons d'un témoin de l'incident.

On répétait, à l'Opéra de Paris, une œuvre de Reyer. Celui-ci était présent.

Froid, sombre même, avec un air de vieux soldat grognon, Reyer écoutait sans mot dire.

Tout à coup, il fait signe d'arrêter.

« Monsieur, dit-il au chef qui dirigeait la répétition, veuillez recommencer ce dernier passage; les cors sont entrés deux mesures trop tard. »

On reprend le passage. Nouveau retard des cors.

Impatienté, Reyer s'en va droit aux directeurs de l'Opéra, qui se trouvaient aussi là, et, d'un ton bourru, en désignant le chef d'orchestre, dont le visage n'était pas de son goût, paraît-il: « Avec une figure de pédicure comme celle de monsieur, je ne comprends pas qu'on ne puisse faire partir les cors! »

Peu aimable, dans sa plaisanterie, Reyer; qu'en dites-vous?

Boutades.

Un marchand de bestiaux recevait dernièrement la dépêche suivante:

« Demain, tous les porcs en gare; vous attendez aussi; mais ne puis arriver que demain, train de voyageurs ne prenant aucun animal. Mauvaise foire, prix du bétail augmenté. Si vous avez besoin d'un bœuf, pensez à moi. »

Un maître d'hôtel a fait mettre sur son enseigne:

« Ici on parle anglais, espagnol, allemand, russe, italien. »

L'autre soir, un Anglais entre à l'hôtel et, dans un français plus ou moins fantaisiste, il demande l'interprète.

— Il n'y en a pas, répond le garçon.

— Comment, il n'y en a pas! s'écrie l'insulaire; mais alors qui parle toutes les langues indiquées sur votre enseigne?

— Ce sont les voyageurs.

On parle de la crise des théâtres entre directeurs:

— Hélas, fait l'un, il n'y a plus qu'un théâtre que je voudrais diriger.

— Lequel?

— Le théâtre de la Monnaie.

Un marchand de vin est cité devant la justice, pour répondre à une forte accusation de mouillage.

— Enfin, malheureux! s'écrie le président, vous détruisiez votre vin, vous enleviez son bouquet...

— Ah! pardon, mon président, le mouillage, c'est de l'eau... et l'eau, c'est pour entretenir la fraîcheur du bouquet.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

ENCRES A-W. FABER

fixe et à copier.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.